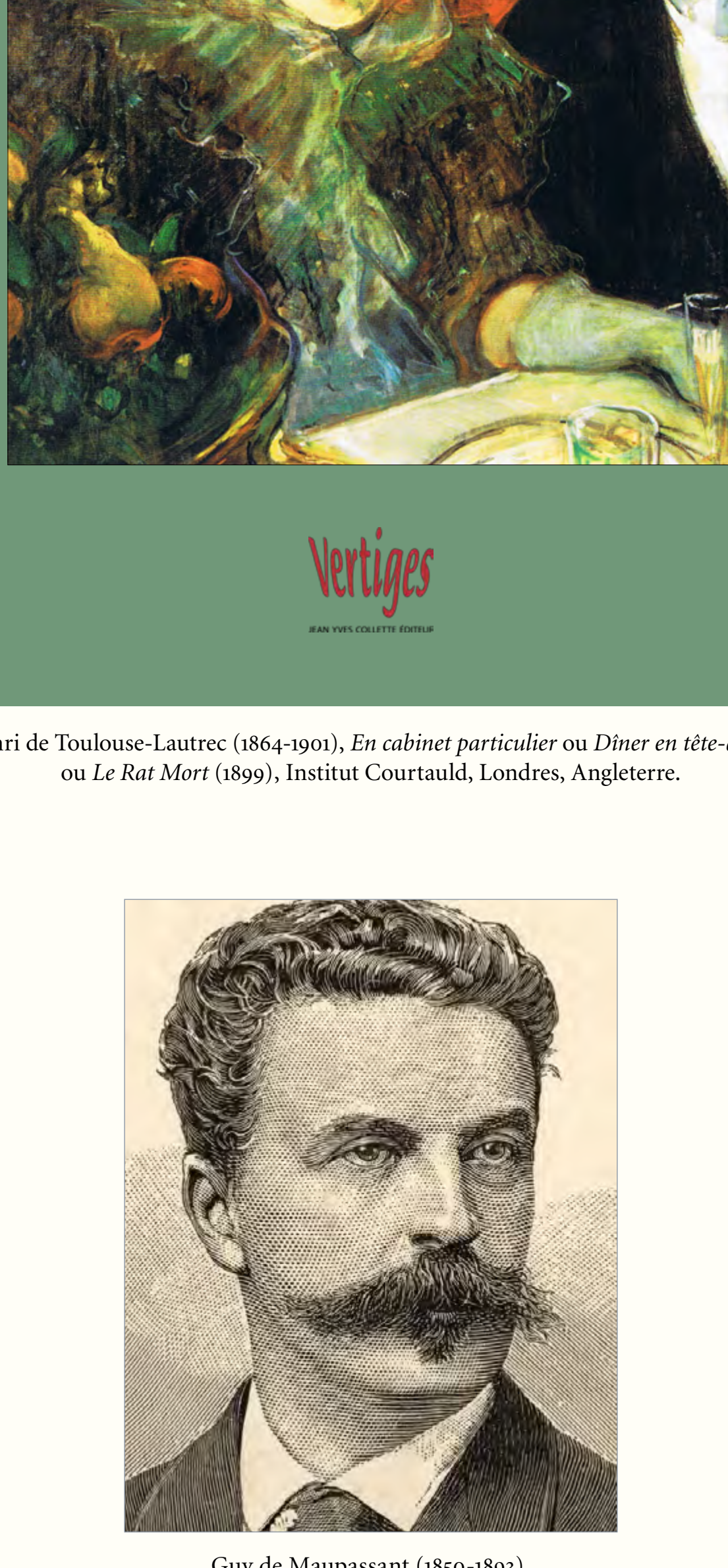


Guy de Maupassant

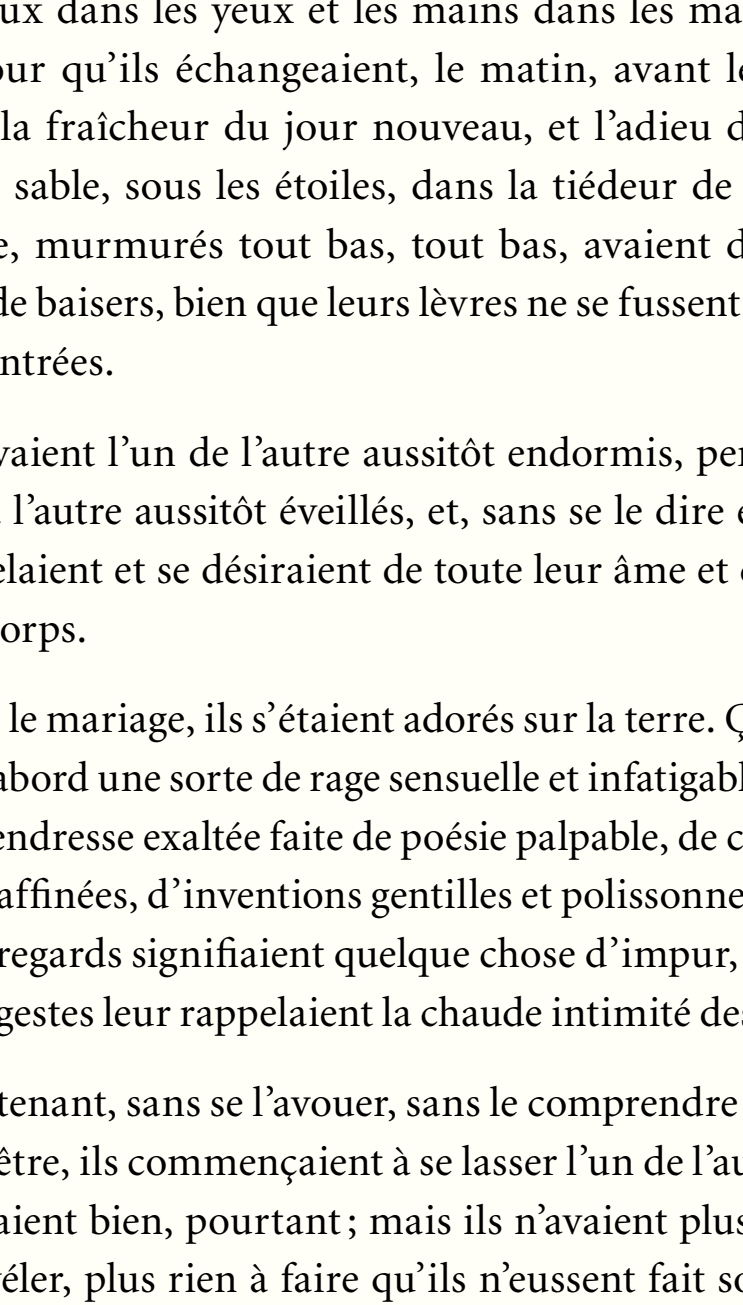
Imprudence

nouvelle



Vertiges

Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), *En cabinet particulier* ou *Dîner en tête-à-tête* ou *Le Rat Mort* (1899), Institut Courtauld, Londres, Angleterre.



Guy de Maupassant (1850-1893).

AVANT LE MARIAGE, ils s'étaient aimés chastement, dans les étoiles. Ça avait été d'abord une rencontre charmante sur une plage de l'Océan. Il l'avait trouvée délicieuse, la jeune fille rose qui passait, avec ses ombrelles claires et ses toilettes fraîches, sur le grand horizon marin. Il l'avait aimée, blonde et frêle, dans ce cadre de flots bleus et de ciel immense. Et il confondait l'attendrissement que cette femme à peine éclosée faisait naître en lui, avec l'émotion vague et puissante qu'éveillaient dans son âme, dans son cœur, et dans ses veines l'air vif et salé, et le grand paysage plein de soleil et de vagues.

Elle l'avait aimé, elle, parce qu'il lui faisait la cour, qu'il était jeune, assez riche, gentil et délicat. Elle l'avait aimé parce qu'il est naturel aux jeunes filles d'aimer les jeunes hommes qui leur disent des paroles tendres.

Alors, pendant trois mois, ils avaient vécu côte à côte, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains. Le bonjour qu'ils échangeaient, le matin, avant le bain, dans la fraîcheur du jour nouveau, et l'adieu du soir, sur le sable, sous les étoiles, dans la tiédeur de la nuit calme, murmurés tout bas, tout bas, avaient déjà un goût de baisers, bien que leurs lèvres ne se fussent jamais rencontrées.

Ils rêvaient l'un de l'autre aussitôt endormis, pensaient l'un à l'autre aussitôt éveillés, et, sans se le dire encore, s'appelaient et se désiraient de toute leur âme et de tout leur corps.

Après le mariage, ils s'étaient adorés sur la terre. Ça avait été d'abord une sorte de rage sensuelle et infatigable ; puis une tendresse exaltée faite de poésie palpable, de caresses déjà raffinées, d'inventions gentilles et polissonnes. Tous leurs regards signifiaient quelque chose d'impur, et tous leurs gestes leur rappelaient la chaude intimité des nuits.

Maintenant, sans se l'avouer, sans le comprendre encore peut-être, ils commençaient à se lasser l'un de l'autre. Ils s'aimaient bien, pourtant ; mais ils n'avaient plus rien à se révéler, plus rien à faire qu'ils n'eussent fait souvent, plus rien à apprendre l'un par l'autre, pas même un mot d'amour nouveau, un élan imprévu, une intonation qui fit plus brûlant le verbe connu, si souvent répété.

Ils s'efforçaient, cependant, de rallumer la flamme affaiblie des premières étreintes. Ils imaginaient, chaque jour, des ruses tendres, des gamineries naïves ou compliquées, toute une suite de tentatives désespérées pour faire renaître dans leurs cœurs l'ardeur inapaisable des premiers jours, et dans leurs veines la flamme du mois nuptial.

De temps en temps, à force de fouetter leur désir ils retrouvaient une heure d'affolement factice que suivait aussitôt une lassitude dégoûtée.

Ils avaient essayé des clairs de lune, des promenades sous les feuilles dans la douceur des soirs, de la poésie des berges baignées de brume, de l'excitation des fêtes publiques.

Or, un matin, Henriette dit à Paul :

« Veux-tu m'emmener dîner au cabaret ?

— Mais oui, ma chérie.

— Dans un cabaret très connu.

— Mais oui. »

Il la regardait, l'interrogeant de l'œil, voyant bien qu'elle pensait à quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

Elle reprit :

« Tu sais, dans un cabaret... comment expliquer ça ? ... dans un cabaret galant... dans un cabaret où on se donne des rendez-vous ? »

Il sourit : « Oui, je comprends : dans un cabinet particulier d'un grand café ?

— C'est ça. Mais d'un grand café où tu sois connu, où tu aies déjà soupe... non... diné... enfin tu sais... enfin... je voudrais... non, je n'oserai jamais dire ça !

— Dis-le, ma chérie ; entre nous, qu'est-ce que ça fait ? Nous n'en sommes pas aux petits secrets.

— Non, je n'oserai pas.

— Voyons, ne fais pas l'innocente. Dis-le !

— Eh bien... Eh bien... je voudrais... je voudrais être prise pour ta maîtresse... na... et que les garçons qui ne savent pas que tu es marié, me regardent comme ta maîtresse, et toi aussi... que tu me croies ta maîtresse, une heure, dans cet endroit-là, où tu dois avoir des souvenirs... Voilà ! ... Et je croirai moi-même que je suis ta maîtresse... Je commettrai une grosse faute... Je te tromperai... avec toi... Voilà ! ... C'est très vilain... Mais je voudrais... Ne me fais pas rougir... Je sens que je rougis... Tu ne te figures pas comme ça me... me... troublerait de dîner comme ça avec toi, dans un endroit pas comme il faut... dans un cabinet particulier où on s'aime tous les soirs... tous les soirs... C'est très vilain... Je suis rouge comme une pivoine. Ne me regarde pas... »

Il riait, très amusé, et répondit :

« Oui, nous irons, ce soir, dans un endroit très chic où je suis connu. »

Ils montaient, vers sept heures, l'escalier d'un grand café du boulevard, lui, souriant, l'air vainqueur, elle, timide, voilée, ravie. Dès qu'ils furent entrés dans un cabinet meublé de quatre fauteuils et d'un large canapé de velours rouge, le maître d'hôtel, en habit noir, entra et présenta la carte. Paul la tendit à sa femme.

« Qu'est-ce que tu veux manger ?

Mais je ne sais pas, moi, ce qu'on mange ici. »

Alors il lut la litanie des plats tout en ôtant son pardessus qu'il remit aux mains du valet. Puis il dit :

« Menu corsé – potage bisque – poulet à la diable, râble de lièvre, homard à l'américaine, salade de légumes bien épicée et dessert. – Nous boirons du champagne. »

Le maître d'hôtel souriait en regardant la jeune femme. Il reprit la carte en murmurant :

« Monsieur Paul veut-il de la tisane ou du champagne ?

— Du champagne, très sec. »

Henriette fut heureuse d'entendre que cet homme savait le nom de son mari.

Ils s'assirent, côte à côte, sur le canapé et commencèrent à manger.

Dix bougies les éclairaient, reflétées dans une grande glace ternie par des milliers de noms tracés au diamant, et qui jetaient sur le cristal clair une sorte d'immense toile d'araignée.

Henriette buvait coup sur coup pour s'animer, bien qu'elle se sentit étourdie dès les premiers verres, Paul, excité par des souvenirs, baisait à tous moments la main de sa femme. Ses yeux brillaient.

Elle se sentait étrangement émue par ce lieu suspect, agitée, contente, un peu souillée mais vibrante. Deux valets graves, muets, habitués à tout voir et à tout oublier, à n'entrer qu'aux instants nécessaires, et à sortir aux minutes d'épanchement, allaient et venaient vite et doucement.

Vers le milieu du dîner, Henriette était grise, tout à fait grise, et Paul, en gaieté, lui pressait le genou de toute sa force. Elle bavardait maintenant, hardie, les joues rouges, le regard vif et noyé.

« Oh ! voyons, Paul, confesse-toi, tu sais, je voudrais tout savoir ?

— Quoi donc, ma chérie ?

— Je n'ose pas te dire.

— Dis toujours...

— As-tu eu des maîtresses... beaucoup... avant moi ? »

Il hésitait, un peu perplexe, ne sachant s'il devait cacher ses bonnes fortunes ou s'en vanter.

Elle reprit :

« Oh ! je t'en prie, dis-moi, en as-tu eu beaucoup ?

— Mais quelques-unes.

— Combien ?

— Je ne sais pas, moi... Est-ce qu'on sait ces choses-là ?

— Tu ne les as pas comptées ? ...

— Mais non.

— Oh ! alors, tu en as eu beaucoup ?

— Mais oui.

— Combien à peu près... seulement à peu près ?

— Mais je ne sais pas du tout, ma chérie. Il y a des années où j'en ai eu beaucoup, et des années où j'en ai eu bien moins.

— Combien par an, dis ?

— Tantôt vingt ou trente, tantôt quatre ou cinq seulement.

— Oh ! ça fait plus de cent femmes en tout.

— Mais oui, à peu près.

— Oh ! que c'est dégoûtant !

— Pourquoi ça, dégoûtant ?

— Mais parce que c'est dégoûtant, quand on y pense... toutes ces femmes... nues... et toujours... toujours la même chose... Oh ! que c'est dégoûtant tout de même, plus de cent femmes ! »

Il fut choqué qu'elle jugeât cela dégoûtant, et répondit de cet air supérieur que prennent les hommes pour faire comprendre aux femmes qu'elles disent une sottise :

« Voilà qui est drôle, par exemple ! s'il est dégoûtant d'avoir cent femmes, il est dégoûtant également d'en avoir une.

— Oh non, pas du tout !

— Pourquoi non ?

— Parce que, une femme, c'est une liaison, c'est un amour qui vous attache à elle, tandis que cent femmes, c'est de la saleté, de l'inconduite. Je ne comprends pas comment un homme peut se frotter à toutes ces filles qui sont sales...

— Mais non, elles sont très propres.

— On ne peut pas être propre en faisant le métier qu'elles font.

— Mais, au contraire, c'est à cause de leur métier qu'elles sont propres.

— Oh ! fi ! Quand on songe que la veille elles faisaient ça avec un autre ! C'est ignoble !

— Ce n'est pas plus ignoble que de boire dans ce verre où a bu je ne sais qui, ce matin, et qu'on a bien moins lavé, sois-en certaine, que...

— Oh ! tais-toi, tu me révoltes...

— Mais alors pourquoi me demandes-tu si j'ai eu des maîtresses ?

— Dis donc, tes maîtresses, c'étaient des filles, toutes ? ... Toutes les cent ? ...

— Mais non, mais non...

— Qu'est-ce que c'était alors ?

— Mais des actrices... des... des petites ouvrières et des... quelques femmes du monde...

— Combien de femmes du monde ?

— Six.

— Seulement six ?

— Oui.

— Elles étaient jolies ?

— Mais oui.

— Plus jolies que les filles ?

— Non.

— Lesquelles est-ce que tu préférerais, des filles ou des femmes du monde ?

— Les filles.

— Oh ! que tu es sale ! Pourquoi ça ?

— Parce que je n'aime guère les talents d'amateur.

— Oh ! l'horreur ! Tu es abominable, sais-tu ? Dis donc, et ça t'amusait de passer comme ça de l'une à l'autre ?

— Mais oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Qu'est-ce qui t'amusait ? Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas ?

— Mais non.

— Ah ! les femmes ne se ressemblent pas...

— Pas du tout.

— En rien ?

— En rien.

— Que c'est drôle ! Qu'est-ce qu'elles ont de différent ?

— Mais, tout.

— Le corps ?

— Mais oui, le corps.

— Le corps tout entier ?

— Le corps tout entier.

— Et quoi encore ?

— Mais, la manière de... d'embrasser, de parler, de dire les moindres choses.

— Ah ! Et c'est très amusant de changer ?

— Mais oui.

— Et les hommes aussi sont différents ?

— Ça, je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Non.

— Ils doivent être différents.

— Oui... sans doute... »

Elle resta pensive, son verre de champagne à la main. Il était plein, elle le but d'un trait ; puis, le reposant sur la table, elle jeta ses deux bras au cou de son mari, en lui murmurant dans la bouche :

« Oh ! mon chéri, comme je t'aime ! ... »

Il la saisit d'une étreinte emportée... Un garçon qui entra recula en refermant la porte ; et le service fut interrompu pendant cinq minutes environ.

Quand le maître d'hôtel reparut, l'air grave et digne, apportant les fruits du dessert, elle tenait de nouveau un verre plein entre ses doigts, et, regardant au fond du liquide jaune et transparent, comme pour y voir des choses inconnues et rêvées, elle murmurait d'une voix songeuse :

« Oh ! oui ! ça doit être amusant tout de même ! »

Guy de Maupassant

Imprudence, nouvelle de Guy de Maupassant (1850-1893), est parue dans le quotidien *Gil Blas* du 15 septembre 1885.

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

ISBN : 978-2-89816-151-3

© Vertiges éditeur, 2020

— 1152 —

Lecturiels

www.lecturiels.org